



“ Les boucles de l’évolution ”

Charles Ramond

► To cite this version:

Charles Ramond. “ Les boucles de l’évolution ”. Arnaud REGNAULT et Emanuele QUINZ. Katherine Hayles – Parole, Écriture, Code, Presses du Réel, pp.63-74, 2015, 978-2-84066-764-3. hal-04220279

HAL Id: hal-04220279

<https://hal.science/hal-04220279>

Submitted on 27 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parole, Écriture, Code

Les boucles de l'évolution

Charles RAMOND

Humanité et langage semblent indissociables. Des « hommes » sans langage n'appartiendraient sans doute pas à l'humanité ; et inversement, s'il arrivait que des animaux soient capables de parler, nous n'aurions aucune raison valable pour ne pas les considérer et les traiter comme des humains. La frontière entre hommes et animaux semble ainsi se superposer exactement à la frontière entre présence et absence du langage. Le fait, par exemple, qu'il n'existe aucun interprète (homme ou animal) capable de traduire une langue animale en une langue humaine, alors qu'il existe des interprètes capables de traduire n'importe quelle langue humaine en n'importe quelle autre langue humaine, incite à penser que les modes de communication des animaux sont sans doute très différents de ce que nous appelons « langage ». Descartes avait déjà exprimé cette thèse, avec sa radicalité coutumière, lorsqu'il avait choisi de ne faire aucune différence entre les animaux et des machines (également privés de langage), et de les distinguer radicalement des humains capables de parler.

Le pré-humain se distinguerait donc de l'humain comme ce qui est dépourvu de langage se distingue de ce qui en est pourvu. Mais alors, comment envisager le post-humain ? Avec ou sans langage ? Si nous lui reconnaissons un langage que l'on puisse traduire dans les langues humaines, alors le post-humain ne sera pas différent d'un humain. Mais si nous lui accordons un langage que les hommes ne puissent ni comprendre ni traduire, alors le post-humain ne sera pas différent d'un pré-humain, c'est-à-dire d'un animal ou d'une machine. Dans tous les cas, la question de la nature d'un éventuel langage post-humain, et donc du post-humain lui-même, semble ainsi se poser de façon aporétique, car il paraît impossible de concevoir un « langage post-humain » qui serait à la fois un langage et une activité non-humaine.

Le grand intérêt du texte de Katherine Hayles « Speech, Writing, Code – Three Worldviews », qui constitue le chapitre 2 de son livre *My Mother Was a Computer – Digital Subjects and Literary Texts*¹ est de nous confronter directement à ces questions. Comment imaginer, comment concevoir, un « langage post-humain », ou le langage du post-humain, c'est-à-dire le post-humain lui-même, sans tomber dans les contradictions qui viennent d'être évoquées ? L'évolution récente des techniques, et notamment des ordinateurs, peut-elle nous donner des indications ou des pistes à ce sujet ? Aucun d'entre nous ne pense sérieusement que le post-humain sera, pour les hommes, un retour à l'animalité. Le consensus se fait, au contraire, sur l'idée que le post-humain ira plutôt vers une sorte de machine, un mélange encore imprécis de robot et d'ordinateur. Mais cette super-machine sera-t-elle douée de langage ? Supposons-le, et supposons aussi qu'elle soit fabriquée à l'image de l'homme. Comment serions-nous alors capables de distinguer le créateur et la créature ? Et cette indiscernabilité ne nous conduirait-elle pas, par un raisonnement récuratif, à penser que le langage humain était dès l'origine, *toujours déjà*, compatible avec le fonctionnement d'une machine ? Comment savoir si un robot parlant réagit ou répond, accomplit un mouvement programmé ou intentionnel ? Et un homme ? Où finit la réaction en chacun de nous ? Où commence la réponse ?...

Le texte de Katherine Hayles propose un ensemble de distinctions permettant d'approfondir ces questions et d'indiquer des réponses possibles à ces paradoxes, c'est-à-dire d'aborder la question du post-humain par le biais de la question du langage, de son éventuelle évolution, et de son éventuelle disparition. Hayles propose d'abord de distinguer Parole, Écriture et Code comme trois « visions du monde ». Comme elle le dit dès la première ligne de son texte : « Parole, écriture, code : ces trois systèmes majeurs au sein desquels s'inscrivent nos opérations de signification interagissent chaque jour d'innombrables façons »². Ces trois « visions du monde » doivent être en effet conçues selon elle à la fois sur un plan synchronique (« chaque jour en de multiples lieux ») et sur un plan diachronique. Dans l'ordre historique, les hommes ont d'abord communiqué par la parole seule (pendant des dizaines de milliers d'années). Puis l'écriture a été inventée (il y a quelques milliers d'années). Elle n'a pas fait disparaître la parole, mais s'est combinée et se combine toujours avec elle (pour reprendre les « catégories » derridiennes) sous les formes complexes de la suppléance et du parasitisme. Enfin, les dernières décennies ont vu l'invention des ordinateurs, et donc du « code », langage qui nous permet de communiquer avec ces machines d'un type nouveau. Venu après l'écriture et la parole, le code ne les a pas supprimées. La situation actuelle, comme l'explique Hayles, serait donc celle d'une interaction constante de ces trois « systèmes de signification » qui seraient en même temps des « visions du monde ».

L'idée que parole, écriture et code constitueraient « trois visions du monde », ou « trois grands systèmes de signification », n'est pourtant pas immédiatement évidente. Il y a sans doute de profondes raisons pour distinguer les sociétés sans écriture des sociétés avec écriture, à l'image de la distinction

¹ N. K. Hayles, *My Mother Was a Computer. Digital Subjects and Literary Texts*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005.

² *Ibid.*, p. 39, *Infra*, p.

entre « l'histoire » de l'humanité et sa « préhistoire » par la présence ou l'absence de l'écriture (l'écriture ouvre la possibilité des archives, de la transmission, des généalogies, des livres de comptes, de la gestion des réserves, de l'investissement, et de l'économie). D'un autre côté, dans un monde comme le nôtre, qui connaît l'écriture, il est peu probable que nous changions de « vision du monde » lorsque nous passons de l'oral à l'écrit, ou inversement. Nous consacrons autant de temps, chaque jour, à parler qu'à écrire, avec le sentiment plutôt d'une continuité que d'une discontinuité entre ces deux activités (on peut indifféremment parler ou écrire, par exemple, avec les *smartphones*). Certains hommes parlent comme des livres, d'autres écrivent comme ils parlent, toutes les transitions de la parole à l'écriture existent, dans nos vies ordinaires comme dans la littérature.

Cette interpénétration de la parole et de l'écriture a été théorisée d'abord par la linguistique générale issue de Ferdinand de Saussure, et plus encore, par la suite, par la grammatologie fondée par Jacques Derrida – deux auteurs que Hayles discute dans son texte, dont le contexte général est d'ailleurs assez derridien. Pour Saussure, conformément à une tradition qui remonte au moins à Platon, l'écriture n'est qu'une transcription de la parole. En cela, sans doute, l'écriture est selon lui différente de la parole, et peut même être à l'origine de fautes ou de défauts spécifiques dans l'expression. Pour autant, tous les dangers que l'écriture fait peser sur la parole viennent à ses yeux de leur trop grande proximité et ressemblance (un peu comme le sophiste ressemble parfois trop au philosophe, et le Diable au Bon Dieu). Le geste de Derrida qui, comme le voit très bien Hayles, n'a critiqué Saussure que dans la mesure où il se voulait plus saussurien que Saussure, a été de pousser à son terme cette identification de la parole et de l'écriture - l'« archi-écriture »³ n'étant autre chose que la mise en évidence du fait que toute communication, qu'elle soit orale ou écrite, se faisant dans « l'absence » et non dans la « présence », peut être considérée comme une forme d'écriture.

Pour la grammatologie, par conséquent, écriture et parole, bien loin de constituer des « visions du monde » ou des « systèmes de signification » séparés, constituent une seule et même « vision du monde », qui consiste pour l'essentiel à renoncer au fantasme métaphysique majeur de la communication « en présence ». Et de ce point de vue la « déconstruction » n'est autre chose que la mise en évidence des échecs rencontrés par les philosophes (qu'il s'agisse de Platon, de Rousseau, ou de bien d'autres) dans leurs tentatives pour distinguer clairement une « vision du monde » qui serait celle de la parole, d'une « vision du monde » qui serait celle de l'écriture. Katherine Hayles fait un parallèle entre son entreprise et celle de Derrida, en déclarant que, de même que l'écriture (pour Derrida) « excède la parole et ne peut être conceptualisée de façon simple comme la forme écrite de la parole », *de même* (selon elle) le code « excèderait à la fois la parole et l'écriture, car il possède des caractéristiques qu'on ne retrouve nulle part dans chacun des systèmes hérités »⁴. Cette comparaison très suggestive pourrait néanmoins se voir objecter que, du point de vue grammatologique, *tous* les traits de l'écriture se retrouvent dans la parole. Par exemple, la « différence »

³ Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1967, p. 83.

⁴ Hayles, *My Mother Was a Computer, op.cit.*, p. 40, *infra*, p.

derridienne se retrouve à l'identique dans la « parole » et dans l'« écriture », comme condition de possibilité de toute production de signification. Et les « codes » eux-mêmes n'ont d'existence possible, tout comme les « paroles » et les « écrits » en général, que par leur itérabilité, leur capacité à circuler et à se « greffer » dans des contextes différents en y restant valides et intelligibles. Tout code pour être un code, tout mot de passe pour être un mot de passe, doivent être intrinsèquement répétables. Cette thèse n'est d'ailleurs pas propre à Derrida seulement, elle décrit correctement la réalité vécue par chacun de nous, dans le recours toujours plus fréquent à des « identifiants » toujours plus nécessaires pour nous connecter aux réseaux qui nous entourent. Que vaudraient les chèques, si les signatures n'avaient de valeur que dans le contexte de leur émission ?

En soutenant que « parole », « écriture » et « code » constituent des « visions du monde » distinctes, Hayles développe donc en réalité, à partir d'un questionnement saussurien et derridien, des thèses assez distinctes de celles de Derrida et de Saussure. « Parole, écriture et code » retrace ainsi une sorte « d'histoire de la complexité », selon laquelle, à l'âge de la parole, « la complexité résidait dans le *Logos* » ; puis, à l'âge de l'écriture, « conceptuellement investie dans la trace » ; tandis qu'aujourd'hui, à l'âge du code, « la complexité ne réside<rait> ni dans l'origine ni dans l'opération de la différence en tant que telle, mais dans le travail de computation qui n'a de cesse de calculer des différences, la complexité qui en résulte apparaissant alors comme une propriété émergente de la computation »⁵. De même, proposant une « histoire du discontinu », c'est-à-dire du passage de l'analogique au digital, Hayles déclare que, « Dans cette progression de la parole au code en passant par l'écriture, chaque régime successif introduit des aspects absents des précédents »⁶. En effet, fait-elle remarquer, alors que la parole est un flux continu, l'écriture introduit un début de discontinuité dans la signification en introduisant des espaces entre les mots ; le code enfin accentue encore cette discontinuité, dans la mesure où il ne connaît que le 0 et le 1 (le courant électrique passe ou ne passe pas), sans aucune forme de transition.

Dans de tels passages, donc, Hayles distingue nettement « parole », « écriture » et « code » comme « trois » visions du monde, « trois » systèmes de signification bien distincts les uns des autres. Mais plus souvent encore, Hayles considère « parole » et « écriture » en bloc, comme une seule « vision du monde », qu'elle oppose au « code » comme nouvelle « vision du monde » adaptée au posthumain (comme si, par conséquent, il n'y avait pas « trois » visions du monde, mais plutôt « deux » : d'un côté « la-parole-et-l'écriture », de l'autre « le code »). Cette répartition en « deux » visions du monde seulement apparaît en de nombreux textes de Katherine Hayles. Et au fond c'est bien naturel, car son propos, pour l'essentiel, est de décrire les caractéristiques de cette « vision du monde », de ce « système de signification » qu'est le « code », grande nouveauté de notre monde contemporain, et qui contribue à nous emmener vers le « posthumain ». Mais alors surgit la question de savoir si le « code », succédant à « l'écriture » et à la « parole » (sans pour autant les abolir ni les remplacer), devrait ou non être considéré comme une forme de « langage ».

⁵ *Ibid.*, p. 41, cf. infra, p.

⁶ *Ibid.*, p. 57, cf. infra, p.

Hayles déclare dès la première ligne de son texte que le « code » est un des « trois systèmes majeurs au sein desquels s'inscrivent nos opérations de *signification* », et en ce sens il ne fait pas de doute que le « code » appartient selon elle au langage (« Le code est un langage, mais un langage très spécial »⁷).

Hayles entend en effet par « code » le « langage » qui permet aux hommes de communiquer avec les ordinateurs, de leur donner des ordres, ou de leur faire accomplir certaines tâches. Mais cela n'empêche pas que le mot « code » soit d'un usage bien plus ancien et plus large, et qu'il ait toujours appartenu à la sémiotique avant que la sémantique ne le revendique. Par exemple, on considère généralement que les animaux n'ont pas de langage, mais utilisent des « codes », c'est-à-dire des ensembles de signaux correspondant à des situations bien particulières (danger, affrontement, séduction, etc.). De leur côté les humains, tout en disposant du langage, ne cessent d'utiliser aussi des « codes » non linguistiques : la façon de s'habiller (« *dress code* »), la façon de marcher, la façon de parler, la façon de manger, la façon de s'asseoir, de saluer, de se coiffer, etc., mais aussi les gestes des mains, le rire et les pleurs, les bâillements, etc., sont autant de signaux que nous envoyons à autrui, autant de « codes » qui nous permettent d'exprimer un très grand nombre d'affects, et d'adresser des signes de reconnaissance, de complicité ou d'hostilité, sans utiliser le langage. Un « code vestimentaire » ressemble bien plus qu'on ne le croirait au « code secret » qui permet de déchiffrer un message crypté. Une certaine façon de s'habiller, en effet, vous ouvre la porte de certains lieux exactement comme une clé, un code secret ou un « mot de passe ». Comme Proust l'a si merveilleusement révélé, la recherche passionnée de ces « codes » qui permettent de marcher enfin sur le paillason qui se trouve devant certaines portes, pour entrer dans certains salons, peut faire l'essentiel des aspirations sociales. De même, les animaux refusent leur territoire à ceux qui ne possèdent pas les codes (odeur, posture) pour y entrer. En tout cela, le « code » désigne un niveau pré- ou infra- humain, un niveau sémiotique que nous partageons avec les animaux, mais non pas le niveau sémantique qui caractériserait les hommes seulement. D'ailleurs, même si nous pratiquons simultanément les codes et le langage, nous savons très bien les distinguer : les interprètes des « signes » (devins, kabbalistes, haruspices, astrologues, psychanalystes, sémioticiens ?...) ont souvent été jugés proches de la superstition, jamais les traducteurs des « langues ».

La même difficulté par rapport à la « signification » apparaît lorsque l'on considère le « code » dans le monde des machines. Un code est une façon de faire fonctionner des ordinateurs qui ne savent distinguer que deux choses, et deux seulement, même s'ils le font très vite : le courant électrique passe (1), ou ne passe pas (0). Hayles est très sensible à cette dimension quasi-physique, au plus près de la matière, qui selon elle distingue le « code » des ordinateurs aussi bien de la « parole » que de « l'écriture ». Comme elle le dit dans une brillante formule : *In the world of code, materiality matters* (dans le monde du code, la matière compte)⁸. La question est de savoir si cette proximité du code avec la matière permet l'émergence de la « signification ». Dans cette perspective, Hayles n'hésite

⁷ *Ibid.*, p. 50, infra p.

⁸ *Ibid.*, p. 43, infra p.

pas à proposer une lecture entièrement électrique (c'est-à-dire matérielle) de la distinction saussurienne du signifiant et du signifié : « dans le contexte du code, qu'est-ce qui ferait office de signifiant et de signifié ? », se demande-t-elle en effet. Et elle répond : « Étant donné l'importance de la base binaire, je propose que se hissent au rang de signifiés les tensions électriques [...]. Les interprétations de ces variations de tension par les autres couches de code constituent donc les signifiés. [...] Les tensions électriques au niveau machinique fonctionnent en tant que signifiants pour un niveau supérieur qui les interprète, et ces interprétations deviennent à leur tour des signifiants à l'intention d'un niveau encore supérieur communiquant avec eux. Dès lors, les différents niveaux de code sont constitués de chaînes imbriquées de signifiants et de signifiés, les signifiés d'un niveau devenant les signifiants d'un autre niveau »⁹.

Cette lecture tout à fait originale trouve son fondement chez Hayles dans les notions de « hiérarchie de code » et de « signifiant intermittent » (« *flickering signifier* »). Par « hiérarchie de code », Hayles désigne le fait que les codes, dans les ordinateurs, sont presque toujours superposés en plusieurs couches, de plus en plus abstraites et proches du langage naturel avec lequel seul nous pouvons piloter les machines. Ainsi, en dessous de l'action d'« ouvrir » ou de « fermer » un fichier électronique (action aussi « naturelle » pour nous que d'ouvrir ou de fermer un livre), se trouvent plusieurs couches de code : un premier code au niveau même de la matérialité, c'est-à-dire du passage du courant électrique ; puis un second code, en langage alphanumérique ; puis, au-dessus encore, le système d'exploitation ; enfin notre traitement de texte préféré. Tout cela compose ce qu'on appelle en informatique une « compilation », c'est-à-dire la transformation d'un programme écrit dans un langage lisible par un humain en un programme exécutable par une machine, et réciproquement.

De ce fait, même si un texte apparaît sur l'écran de notre ordinateur de façon assez semblable à la façon dont il apparaîtrait imprimé sur une feuille de papier, Hayles estime trompeuse cette ressemblance. Le mot imprimé sur le papier est « présent et plat », alors que le mot affiché sur l'écran de l'ordinateur est à la fois un « processus » constamment actif, et la partie visible d'une « profondeur », d'une superposition invisible de codes. De ce fait, le mot tel qu'il apparaît sur l'écran de l'ordinateur, bien loin d'avoir la présence consistante du mot imprimé sur la feuille de papier, se révèle structurellement intermittent (« *flickering* »). Il peut être effacé sans aucune difficulté, et dépend constamment du courant électrique et des codes et applications qui permettent sa visibilité. « En poussant plus loin les instabilités implicites dans les significations flottantes de Lacan », explique Hayles, « les technologies de l'information créent ce que j'appellerais des signifiants intermittents (*flickering signifiers*) caractérisés par leur tendance à des métamorphoses inattendues, à des atténuations, à des dispersions¹⁰ ». Et elle ajoute, dans un entretien publié en 2002 par la *Iowa Review Web* : « J'espérais convoquer cette qualité processuelle dans le gérondif « *flickering* », afin de distinguer l'image à l'écran de la marque plate et durable de l'imprimé ou de l'émission d'air associée au discours oral. Le signifiant à l'écran

⁹ *Ibid.*, p. 45, *infra* p.

¹⁰ Hayles, *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Informatics*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 30.

est, [...] une image lumineuse produite par le balayage d'un rayon électronique. L'image à l'écran est profondément stratifiée, plutôt que plate, sans cesse réactualisée plutôt que durable, fortement mutable suivant les processus mobilisés par les strates du code¹¹». Cette notion de *flickering signifiers* est-elle-même reliée, chez Hayles, à sa préférence souvent affirmée pour le couple « *pattern / randomness* » plutôt que pour le couple « présence / absence¹² ». Dans un ordinateur, dans le monde du code, la présence et l'absence sont le plus souvent illusoires. Seuls existent des processus, des modèles (*patterns*) et des aléas (*randomness*).

Cette riche série de concepts ne nous conduit cependant pas nécessairement à l'idée que le « code » pourrait être un moyen de « créer de la signification ». Lorsque Hayles soutient, en effet, que les signifiants sont structurellement « intermittents » dans les ordinateurs ou dans la « vision du monde » du code, elle ne veut certes pas dire que les signifiants s'y « évanouiraient » sans cesse pour laisser place à de purs signifiés ! Ce serait là, en effet, un retour à une vision spiritualiste ou théologique du langage, dans laquelle la matière du signifiant se changerait en esprit jusqu'à disparaître complètement, par une sorte de transmutation ou de transsubstantiation divines (comme on le voit dans le Prologue de l'Évangile selon Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » <*In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum*>). Hayles rappelle toujours, au contraire, la dimension matérielle du code. Mais alors, dans une telle conception matérialiste, la notion de « *flickering signifiers* » aura nécessairement pour conséquence d'abord la dimension intermittente des signifiés eux-mêmes (puisque les signifiés ne peuvent pas y subsister en l'absence ou indépendamment des signifiants), et ensuite la disparition pure et simple de la signification dans les machines (car là où il n'y a ni signifiants ni signifiés, il ne peut plus y avoir de signes, et par conséquent plus de signification). L'analyse nouvelle du code dans les machines conduit ainsi, comme le faisait l'analyse traditionnelle du code chez les animaux, à la conclusion que le « code » ne peut pas facilement être conçu dans la continuité de la « parole » et de « l'écriture », dans la mesure où, à la différence des deux premiers, il ne fait pas partie du « langage ».

Cette conclusion se voit confirmée et renforcée de l'analyse du code en termes de « performativité ». Pour Hayles, « le code exécuté par une machine est performatif en un sens plus fort que celui qu'on attribue au langage » (SWC 50). Il est difficile de savoir, à lire une telle déclaration, si Hayles considère que le code reste un langage doué d'une plus forte performativité que le langage ordinaire, ou si la nature performative du code est à ce point supérieure à celle du langage ordinaire que le code doit être considéré comme autre chose qu'un langage. Différence de degré, ou différence de nature ? « Le code est un langage, mais un langage très spécial. *Le code est le seul langage qui soit exécutable* », répond Hayles, en reprenant à son compte une citation du livre *Protocol*, de Alexander

¹¹ Gitelman, Lisa and N. Katherine Hayles, 2002. 'Materiality Has Always Been in Play', an interview with N. Katherine Hayles, *The Iowa Review Web*, http://iowareview.uiowa.edu/TIRW/TIRW_Archive/tirweb/feature/hayles/NKHInterview.pdf

¹² Cf. Hayles, *How We Became Posthuman*, chp 2 (« Virtual bodies and flickering signifiers »), p. 26 et al. ; chp. 10 (« The semiotics of virtuality : mapping the posthuman »), p. 247 et al.

R. Galloway¹³. La question est de savoir si un langage exécutable peut être correctement appelé un « langage », même d'une « espèce très spéciale ». Incontestablement, nous avons souvent la sensation d'échanger avec nos ordinateurs d'une façon pleine de sens. Mais la sensation de souplesse et d'adaptabilité donnée par l'ordinateur à son utilisateur n'a pas nécessairement d'équivalent dans le « code » considéré en lui-même. Quelle que soit la longueur du chemin en effet, un ordinateur n'exécute une tâche que si elle se présente sous une suite de 1 et de 0. Un programme est un « mode d'emploi », ou une « liste d'instructions ». En cela il est dépourvu de la quasi-totalité des fonctions ordinaires du langage : on ne trouvera en lui ni ambiguïté, ni attribution d'un sujet à un prédicat, ni, faut-il le dire, double sens, ironie, rythme, musicalité, poésie, ou humour. Bien sûr l'ordinateur est le plus obéissant des esclaves, et nous développons dans le monde du « code » une très riche capacité à commander, à donner des ordres, et à être obéis (peut-être d'ailleurs n'est-ce pas une très bonne habitude à prendre...). Mais le langage ne se réduit pas à la fonction de « donner des ordres », et par conséquent le « code », dépourvu d'intentionnalité et incapable de produire par lui-même de la signification, ne mérite peut-être pas plus le nom de « langage » lorsqu'on le considère sous l'angle de sa « performativité » que lorsqu'on le considère sous l'angle de la « signification ».

On comprend alors mieux la difficulté que nous avons parfois ressentie, à la lecture du texte de Hayles, pour déterminer si « parole », « écriture » et « code » devaient être conçus ou non comme les étapes successives d'une évolution qui nous aurait mené de l'humain vers le posthumain. En plusieurs endroits, nous l'avons vu, Hayles envisage ces trois « visions du monde » comme successives et nettement distinctes les unes des autres, chacune d'entre elles apportant avec elle des caractéristiques absentes des précédentes. Pourtant, à chaque fois, il s'avérerait difficile de distinguer l'antérieur du postérieur. La parole était-elle avant l'écriture ? Oui pour l'histoire, non pour la grammatologie. Le code était-il le passé ou le futur du langage ? Pour un cartésien ou un linguiste saussurien ou lacanien, le code n'était pas encore un langage, il relevait des animaux, des machines, ou des « animaux-machines », mais pas des humains. Pour un théoricien des ordinateurs et des programmes informatiques, le code pouvait être rapproché d'un langage, il indiquait à l'humanité le chemin vers la post-humanité par son infaillibilité et son absence d'ambiguïté – peut-être aussi par sa docilité. Il arrive ainsi à Hayles de nuancer le point de vue évolutionniste qu'elle soutient par ailleurs. Prenant ses distances avec les conceptions radicales de Morowitz¹⁴, selon lesquelles le code devrait être « entériné comme *lingua franca* de la nature » (SWC 55), et selon lesquelles aussi la parole et l'écriture devraient « apparaître comme « des étapes nécessaires à l'évolution de l'*Homo sapiens* à ce stade où la nature computationnelle du réel devient compréhensible par les humains » (*ibid.*), elle déclare ainsi que, selon elle, « la parole et l'écriture ne doivent pas être perçues comme des prédécesseurs du code condamnés à l'extinction mais comme des partenaires cruciaux à tous les échelons de l'évolution de la complexité » (*ibid.*). Comme elle le résume dans les dernières

¹³ Alexander R. Galloway, *Protocol: How Control Exists after Decentralization*, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, 2004, p. 165.

¹⁴ Harold J. Morowitz, *The Emergence of Everything: How the World Became Complex*, New York, Oxford University Press, 2002.

pages de *How We Became Posthuman*, Hayles veut considérer que l'homme a évolué vers le posthumain, en ce qu'il a peu à peu abandonné le « sujet libéral humaniste », abandonné l'ambition d'une domination totale de la nature, et accepté d'entrer dans un « partenariat dynamique entre humains et machines intelligentes »¹⁵, sans pour autant concevoir le « post-humain » comme la fin ou la disparition de l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui. Katherine Hayles trouve ainsi, de façon très frappante, la seule solution logique possible pour cette double exigence contradictoire dans un dépassement de la pensée de Bruno Latour et de celle de Jacques Derrida : « Bruno Latour », déclare-t-elle en effet, « a déclaré que nous n'avons jamais été modernes ; l'histoire de la cybernétique [...] suggère, pour des raisons similaires, que nous avons toujours été post-humains »¹⁶. La seule façon logique, en effet, de concevoir le posthumain sans la destruction de l'humanité, c'est bien de poser que le post-humain précède l'humain, exactement comme le code était toujours déjà là dans le langage, et l'écriture dans la parole.

¹⁵ Hayles, *How We Became Posthuman*, op.cit., p. 288.

¹⁶ *Ibid.*, p. 291.